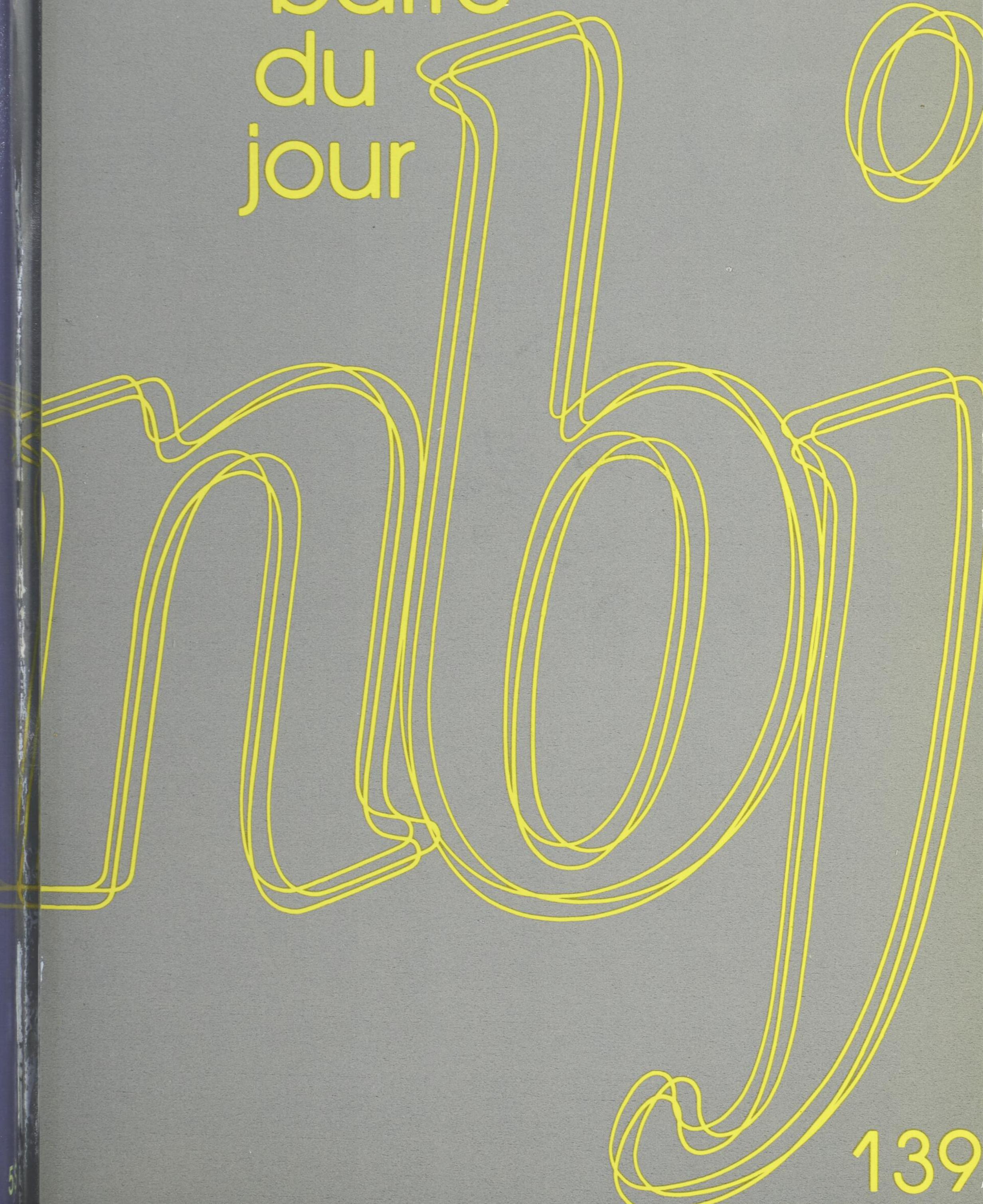
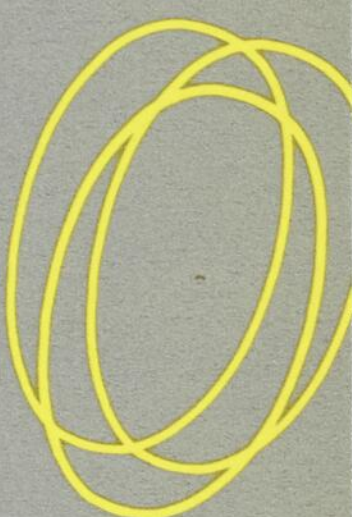


PER

B - 10

la
nouvelle
barre
du
jour



139



nbj

la nouvelle barre du jour

numéro 139

mai 1984

collectif de direction:

Hugues Corriveau

Louise Cotnoir

Lise Guèvremont

maquette de la couverture:

Danielle Péret

distributeur québécois:

Diffusion Dimédia inc.

539, boul. Lebeau

Ville Saint-Laurent QC

H4N 1S2

(514) 336-3941

distributeur européen:

Le castor astral

52 rue des Grilles

93500 Pantin

France

correspondance:

la nouvelle barre du jour

c.p. 131, succ. Outremont

Outremont, QC H2V 4M8

Les copies des oeuvres envoyées à la *nbj* ne sont pas retournées.
Les auteurs et auteures des textes que nous publions sont seul(e)s responsables des opinions qu'ils ou elles émettent.

La reproduction des textes et des illustrations paraissant dans la *nbj* est strictement interdite sans l'accord écrit de l'auteur(e) et de l'éditeur.

La *nbj* est subventionnée en partie par le Conseil des Arts du Canada et par le ministère des Affaires culturelles du Québec.

La *nbj* est répertoriée dans *Periodex*, dans le *Canadian Index*, dans *The Standard Periodical Directory* et par la *Pressothèque de langue française*.

La *nbj* est membre de l'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois (AEPCQ)

Dépôt légal - deuxième trimestre 1984

Bibliothèque nationale du Québec, ISSN 0704 - 1888

Sommaire

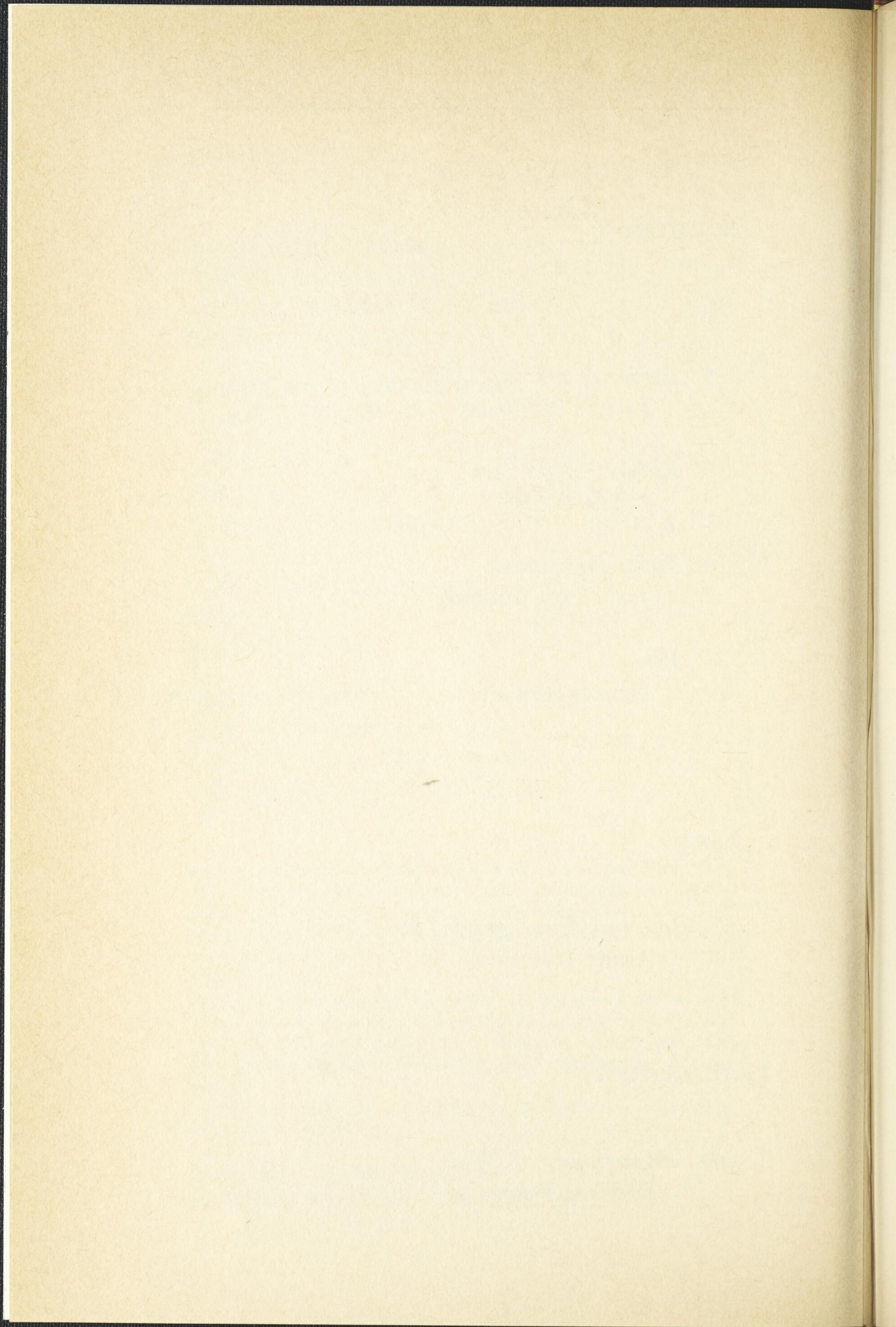
- 5 *Écrire le cri*
Laurier Veilleux
- 31 *Remettre ça*
Louise Massé
- 39 *Suite mexicaine*
Jean Yves Collette
- 47 *Elle*
Denuis Saint-Yves

Essai

- 55 *Journal d'une griffe, mars 1984*
André Lamarre

Commentaire

- 69 «*Monsieur, Voici...*»
Richard Boutin



Laurier Veilleux

Écrire le cri

à pierre-andré arcand
à jean-yves fréchette

à mélissa qui joue
de la machine à mots

vingt fois sur le métier
remettez votre ouvrage
et écris-vez le cri

Boileau et moi

J'aspire à être musical de corps et d'esprit.
Non pas ces petits jets mentaux qui sortent
de l'esprit comme des bandes de téléscrip-
teur.

Lawrence Durrell

...nous avons timidement songé à une sorte
d'illumination telle que Rimbaud en avait
rêvé — un poème inquiétant qui ne fût ni
didactique ni descriptif, mais qui CONTA-
MINERAIT — qui ne fût pas simplement
une intuition rationalisée, je veux dire,
revêtue de mica!

Lawrence Durrell

ÉCRIRE LE CRI pour ne pas être absorbé par la panique
 du papier buvard vite laisser claquer les mots-
 mitraille les doigts affolés sur la bande des car-
 touches BLOQUÉE ÉCRIRE contre le maëlstrom
 qui siphonne tracer le cri de toute urgence
 écrire pour défoncer en moi toutes les formes insidieuses
 de l'attente divaguer dans l'absolue certitude des
 serres qui planent rouges claquements de becs d'oi-
 seaux contre les parois du crâne qui craque J'ÉCRI/
 JE CRIS mais je se fend dans les mots du crabe

OU BIEN marcher dans l'accoutumé effacer les chemins de traverse les raccourcis éteindre la lumière qui monte de nos paumes en faisceaux étendre une solide couche de remover sur le tranchant de nos ongles vernis laisser les yeux se dissoudre avec le mascara la réduction véritable ce n'est pas la mort c'est le manque à... l'intolérance de L'ABSENCE

OU BIEN à tout prix galoper dans la détermination de soi flyer vers les flamboyants foyers de guérison par toutes les failles/issues de nos fêlures complices

LA CONTIGUÏTÉ de la conscience et de la folie restera désormais une énigme

L'ENCRE n'a pas fait tout son poids de mots et déjà le
 spectre du liquide correcteur se dresse en marge du cri/
 texte mais quel mot quel bout de phrase faudra-
 t-il biffer avant même le point final avant même
 qu'il ne soit parvenu à ses fins voilà l'effort du titan
 déchiré raturer le texte/cri avant qu'il n'existe
 pousse par peur ou est-ce sagesse des
 représailles du coeur je crois cependant avoir appris
 que le hibou qui se tranquillise gaspille son oeil et le
 pouvoir d'irradiance que ce dernier recèle mais le
 recel c'est aussi du vol nocturne dans la nuit du
 texte qui ou quoi aurai-je recelé

IL FAUT de toute nécessité de toute urgence aspirer
 à des mots pleins de germes et d'yeux nous avons
 perdu trop de temps à calculer l'effet des cahiers lignés
 dans l'apprentissage de l'écriture tendre cris durcis
 et immobiles l'effet des coups de règles sur les jointures
 subitement douloureuses LE SPECTRE des espaces
 les maudits blancs de mémoire du silence entre
 chacun des signes enfoncés comme des coins cruels
 dans la chair du cri dans chacune des articulations
 du discours qui ne se méfie jamais assez des tenants de
 l'analyse à la loupe qui naviguent avec le sens certain
 en poupe mais je ne cris/dits pas tout
 j'ai encore et n-v/ous aussi à laisser venir par
 coeur l'hypothalamus sous le syndrôme dromadaire de
 l'hirsute hystérie aussi appelée plus modestement
 CRÉATION NE PAS VARGER TROP TROP FORT
 la sagesse recommande de ne pas hurler dans les
 brancards

L'Î DE L'ÎLE aigu grave quand j'ai tant de mal à faire
l'ombre des oiseaux à inventer mes yeux de l'autre
bord du cri tiens il pleut comme dans un bon
roman de simenon le cheval dort dans le grenier
tous les coffres sont défoncés mon soliveau d'antan
a perdu ses mortaises d'absences je suis enfoncé
dans les tenons du cri l'heure de l'oeil est bien
bonne à déguster sur le lac le soleil ronronne comme
une machine à tordre le linge et le bout des cris
BANG! t'es mort saute dans le filet de la falaise au
pied de l'os fêlé par les coups portés contre le texte et
ça coule rouge entre tes jambes et les signes

COEUR CRABE vieux crabe craquelé qui claque
 dans l'acte du dévoilement essoufflé des autres VER-
 SIONS pas latines pour un clou c'était un jour de
 catastrophes et qui tenait ses promesses avait-il dit
 toutes les enveloppes sanitaires à bâillonner
 le cri avait sauté comme coq éclaté sur les récits de
 l'enclume BAISER la vie au creux d'un vieux tam-
 bour crevé l'orgue n'a rien à faire ici laissez les
 mots au fond du garde-manger avec la mélodie tran-
 chante du cri perdue dans les oreilles de tout le
 monde c'était un jour de catastrophes et qui tenait
 ses cris tout en se le tenant pour dit disait-elle un
 jour de faits divers à grelotter dans le texte circoncis

UNE «TANK» de mots à eau chaude où puiser la caresse
pour l'intérieur de tes cuisses et tout le dehors de
mes pieds 496°F. 496 signes pour jouer à faire
l'environnement de la page qui crie cris cris cris
criscriscriscriscriscriscriscriscriscris et crie pas
un de plus on peut se payer le luxe d'en soustraire
4 ou 5 mais sans qu'il y ait véritable réduction de sens
choisir de moduler ou de crier: vol ou violeur
violent séisme ou sens simiesque dans le
sécateur du sexe car rouge à épaulettes ou
catastrophe rouge à éperons l'écriture à courroie
ou la courroie des cris craque à bien y penser les
mots sont invariables ou dé-composés DONCQUE
j'opte pour le cri et l'amour ce qu'il fallait démontrer

NEUVE.NEUVE. ronfle le violon dans les pieds du
 dormeur menacé croit-il par le rêve le veau
 et le vautour crient et ce n'est pas dans le désert
 le temps de la récréation est terminé il va falloir
 partir pour l'endedans du corps et commencer à vivre
 sur un rythme autrement moins égal les anges
 déplumés atterrés sortiront des cercueils pour
 protester contre nos cris et de leur unique oeil au
 beurre noir car toutes leurs tentatives pour nous
 affamer nous assoiffer secs comme sèche leur sang
 pâli dans les caniveaux inutiles il faudra bien ce-
 pendant que tout le reste reste hors mis les mots
 dehors encore dorment les cris

DIRENT-ILS... neuve neuve pourtant. le
 coeur n'est ni à gauche ni à droite mais au centre
 de la cage fini d'épiloguer sur la main du coeur
 qui ignore les cris de la droite le saviez-vous.
 le coeur naît au centre de la cage de l'homme comme
 ton sexe triangle incandescent décence oblige
 plus que noblesse ouiouiou j'en/y descends
 nous parlera-t-il des odeurs de l'odeur essentielle
 qui nous fait tous grimper dans les étoiles quand ce
 n'est pas dans les rideaux chapitre suivant au
 moment même où tout allait r'voler en cris de joie
 mais vous les oubliez les pics à glace les maudits
 pics à glace de la momort hein vous les auriez de votre
 mémoire de mouche si moi je. l'étau se referme ça
 pique ça cisaille les vertèbres cervicales
 mais je dis aussi que la lumière résiste ailleurs
 la lumière pousse drue dans les cris sans limite de
 nos cris QUOI QU'ILS DISENT je ne verse pas
 ici dans la fuite et l'utopique topique JE/ ne renonce
 pas en un millième de seconde JE/ a tracé x signes
 comptez-les pour voir si votre coeur est
 au centre de ces cris.

À TOUTE faim ouverte laissez venir regardez
 vos mains toutes barre à gauche sillonnées de
 tendresse d'est en ouest mes mains sont de vrais
 échangeurs où vous perdre car nul et nulle ne
 voyagent assez dans leurs cris inconnus dans les
 variantes du cortexte MULTIPARES MULTI/
 PLIS/CATRICES il advient que d'un seul coup l'alén-
 tour se cicatrise et bascule comme tombe un décor
 de théâtre trop bien huilé et trop sûr de ses trois
 coups ne restez pas sur l'accotement de vos cris
 ne marchez pas à côté de vos cris laissez votre
 pouce très haut très robustement appuyé contre le
 ciel là JE/ vous le garantis il y a promesse
 d'épanouis inouïs seins

POURQUOI PASSER son temps à vivre hors que dans
 ses rêves qui crient hors que sur les grèves aux mille
 maubèches branle-queue de nos chimères les plus chères
 les clavecins de la peine pleuvent et pincent
 dans les cahiers du sens nulle trace de vos sexes re-
 nouvelés les triangles isocèles rasés s'assèchent brus-
 quement ce matin il est bien difficile de suivre le
 rythme de ces ongles qui dévorent la chair des anémones
 endormies de lourds espaces de gammes en noir se
 maquillent sur les avenues du doute la femme en
 moi est venue tout dévaster tout brûler de mes
 billes ce jeu du donneprendsembrassesavoure-
 attendsreviensprendsembrasse et J/E ne saura jamais ce
 qui se cachait sous ses mots mis bout à bout sans dessus/
 dessous SILENCE à l'arrière sinon J/E s'évacuera
 dans la danse des cris alors rentrer les griffes
 qui pendent détremées sur la corde à sens alors
 rentrer les regards et grignoter le soleil à toutes petites
 dents de rat raté

UN REGARD en retard et. et ces éclats d'obus
 partout à nous salir l'écrit la poudre noircit toujours
 le texte un peu plus que l'encre de la poulpe c'est
 pour cette raison qu'il faut prendre soin de ses ongles
 et surtout de veiller à ce que les amorces soient placées
 aux bons endroits mais point n'anticipons
 le texte se dévore lui-même il veut déjà passer à
 d'autres cris ces éclats de métal donc? hurlant len-
 tement sous l'épiderme et jusqu'à l'os cela
 dépend des jours et des mots hormis le coeur
 hormis les poumons hormis les mains et les dents
 volent (haeck) hormis l'absence hormis le li-
 quide correcteur cent fois utilisé sur les mêmes ratures
 la théorie du texte à blancs continus hormis
 les mêmes blessures hormis les taches de l'encre
 hormis les clous qu'on cogne hormis les murs
 qui marchent vers nous dites-moi donc l'essentiel
 du cri je compile tous les résultats visibles à l'oeil
 nu je m'avance sur des chemins de chiffres de
 a à z en passant par phonétique qui a aussi ses cris/
 es à dire OR JE n'est pas plus radieux pour autant
 JE irradie seulement la nuit c'est une histoire noire
 de regards et de cils renversés sous une couverture
 elle verte d'autres irradient dans leurs gorges
 leurs fosses à mots leurs abysses à SENS

METTEZ-LA À L'IMPARFAIT si le coeur vous en dit
 mais prenez-la la phrase qui vient avec beaucoup
 de précaution enlevez vos gants de fer-blanc et
 fermez la trappe CE N'EST PAS VRAI LE SANG
 NE FAIT PAS QU'UN TOUR il tournoie et mène
 ses révolutions sans broncher comme un moteur
 souriant de toutes ses dents bien huilées j'en ai
 oublié j'en ai oublié le clavecin mais la mélodie
 JE ET CRIS restent incurvés engoncés dans les
 lobes de ma montre à affichage somnambulique
 lundi mardimercredi jeux/dits & cie hier
 des mains non? maintenant faire des traces
 dans d'autres textes à moins de tracer des textes
 en d'autres faires la sauvegarde du sens? l'assurance
 du texte? en tous les cas de toute l'urgence du
 cri tenir à l'épaisseur du discours J/E écrit à trans-
 mission manuelle minuscule J/E fait de tous petits
 signes de ma plume J/E encode mes terreurs
 J/E dénonce nos absences J/E recommence sans fin
 les mêmes soustractions mais J/E ne compte pas
 ses maux mais J/E n'espère plus la bonne réponse
 J/E est divisé J/E doute et c'est pour cela que
 J/E CRIE dans le sens du texte

S'EXERCER À LA FASCINATION DANS!!! les fa-
 cilités de la fête à faste et aussi à facettes distiller
 les mots avec l'alambic pisser le sang pisser
 dans la neige ET Y TRACER ses cris sans mouiller
 le bout de ses souliers cela s'appelle une urinogra-
 phie (jean-yves fréchette) ça performe sec dans la
 chambre blanche quand les livres redevenus arbres sont
 décapités à la scie mécanique et distribués aux
 fidèles prenez et mangez ceci est mon corps/TEXTE
 or voilà que la fatalité joue aux embouteillages
 cris craquent crocs crac! cous cassent voir
 à la surface y rester au détriment c'est vrai des
 spacieuses avenues du je t'emberlifitendredésiramour
 ET J/E regarde souvent passer les trains et le
 temps passe avec eux c'est le drame des trains lourds
 comme parfois des sexes gorgés je crie que c'est
 tragique mais la gare de tirage ne brûle pas pour
 autant et l'aiguilleur continue de ronfler et c'est
 toute la maison qui tremble (gilles vigneault l'a dit)
 vite alors fouiller la fièvre les yeux fermés continuer
 l'émission forcenée des discours creux à 2 3
 4 niveaux ATTENDEZ J/E n'a pas fini de tour-
 billonner dans ses cris répétez après lui/je ma
 p'tite vache a mal aux pattes demain demain
 peut-être elle ira bien meuh meuh

J/E A BEAUX DIRES/CRIS J/E se dit mais J/E
ne trouve pas si facile de placer des amorces dans tous
les tiroirs (voir É C R I R E L E
CRI 12) on a beau dire ce n'est pas si facile d'
écrire de ses os ébréchés CETTE HABITUDE QUE
J'AI DE TE REGARDER QUAND TU ES ABSENTE
Roland Giguère l'a compris et nous le dit sans vergogne
de quoi vous couper à jamais l'envie d'ouvrir les
yeux mais J/E se rend se rend compte que son
texte fait le fou que son CRI s'éparpille dans les
mots qui déparlent or ce que J/E veut faire basculer
la détresse LA TERRIBLE toujours au coeur
dormant d'un oeil quand toute la peau cède
et crie sous les grafignes et les morsures J/E me
défends J/E se défend comme il peut c'est-à-
dire mal, dit-il avec toutes les armes de la tendresse
à voix rauque J/E me demande mais je n'y suis pour
personne cinq bouteilles de correcteur LIQUID PA-
PER correction fluid 18 ml *565 plus loin l'an-
goisse décibelle tout autant dans les mots de J/E qui ne
veut plus retenir les hurlements qui grugent tout l'en-
dedans de sa joie please prêtez une oreille si vous
en avez de trop J/E s'est mis aux cris dans sa
tête

VOTRE OREILLE PRÊTÉE poinçonner la folie sur
 toutes les cai\$\$es enregistreuses détraquez-les
 26545780 = 098*65 + 1123!578 - hgret78765efg vous
 n'avez n'avez pas saisi le sens du J/E qui crie pas la
 machine à écrire sinon vous risquez fort de perdre
 le SENS si jamais il en existe un recommençons
 VOTRE OREILLE PRÊTÉE le coeur répond allô
 je vous écoute mais criez plus fort le lecteur souffre
 de surdité/ou bien de vous lire c'est pareil
 c'est plein de plaintes c'est plein de plaintes plein
 les tissus pâteux sous le choc (quoi qu'il arrive dans
 CE CRI continuez de respirer) sous le choc de l'ab-
 sence J/E se défait en mille exemplaires de tout petits
 animaux en sursis et c'est lundi matin à lon-
 gueur de semaine dans les locaux de la maison de santé
 J/E veut se définir comme une fiction pas-
 sionnante J/E me dit qu'il travaille sur le multiple
 meurtri mais je L/E sais toujours ameut   par les si-
 rênes des navires en rupture de terre alors J/E
 crie cul et coeur par-dessus tête par-dessus la
 tête du silence J/E prétend qu'il roule coeur et cul
 par-dessus tête dans les robes    frisons de la grande
 chute I/L dit que ses nuits font du bruit un bruit
 d'hélices séchées I/L m'a déjà assuré qu'il avait CRIS
 en lui je pense qu'I/L parfois qu'il courbe
 trop souvent l'échine sous les synonymes

CIRCULEZ DANS LES DÉFINITIONS du doute
 mais de grâce de grâce n'arrêtez pas
 d'intervenir de dedans les cris écrits les masques
 pourris purjudent par la fente c'est plein d'yeux qui
 coulent dans l'horrible et l'artifice de la bouche de
 J/E en prévision du désir auquel vous résisterez
 par peur de ce qui pourrait advenir notez vos J/E
 dans de grands cahiers falots tout ce qui risque de
 perturber les travaux du coeur quotidien puis
 arrachez les pages où s'enfoncent vos cris les pages
 minutieuses et noircies et mastiquez mastiquez
 vos cris avec l'application que l'on reconnaît dans
 les gestes des étudiants — bien dressés ET des chiens
 savants quand plus aucune caravane cela J/E
 dit au lieu de cela LA PROFANATION se passera
 à l'orée de la nuit pour que vous n'ayez pas à serrer
 la honte de trop près J/E est-il prétentieux donc
 I/L prétend qu'il entend le bon bruit rassurant
 de vos borborygmes L/U/I c'est plutôt les hélices
 séchées à cette heure-là) qui monte des fauteuils
 moelleux où vous vous êtes terrés I/L m'a dit
 renonçant un court moment à parler des cris qui
 le griffent entendre le bon bruit rassurant du
 danger broyé par vos mâchoires incertaines
 mais rassurées je prétends à mon tour que quand
 J/E s'oublie son humour vaut bien mieux que
 CRI tu l'auras

DANS LEQUEL DE SES VISAGES J/E pourrait-il
 s'habiter lui-même au grand complet «la mer ca-
 resse le visage mal situé et ici la douceur» (mélissa joue
 encore de la machine à mots en ce 25 mai 1983 à
 huit heures du matin) L/U/I le fatigant le
 flanc-creux le prince quétaine dans sa tour rabougrie

L/U/I toujours si apte à creuser ses propres rides
 dans la dérision du désir déçu L/U/I a l'air que
 l'on sait maintenant et surtout a l'air d'attendre une
 réponse de l'enfant qui joue de la machine à mots une
 réponse à ses maux/dits/cris L/U/I ville à sang
 et à sac en permanence le temps marche dru dans
 les veines de L/U/I ses veines éclaboussées de
 cris L/U/I est bien fatigué de courir (jogger ferait
 plus moderne) après L/U/I comme pour appri-
 voiser un grand fauve sombre cela exige l'adresse
 —sans cela comment faire pour savoir où aller— la
 ruse proverbiale de la buse et le génie patient
 Or ne vous l'ai-je point dit L/U/I est bien malade
 vite-il-lui-faudrait-un-petit-coeur-de-salade mais L/.
 s'acharne à se croire un géniteur de désordre UN
 qui grandit à grands renforts (on peut toujours se fier
 sur la cavalerie) de risques cheminant dans le
 besoin et l'ordonnance du désir consentir dit L/.
 et aller au boutttt du boutttt de ses cris sans
 pour autant se métamorphoser en wéziwézeau mais

quand L/. É/CRIS/TS moi je s'inquiète il y a
dans l'oreille gauche de moi je (l'autre a été tympa-
noplastifiée et c'est une chance de ne pas entendre
toutes les sornettes qui circulent et les sonnettes qui)
des bruits de papiers froissés vexés même et
lentement LA table de travail de jemoi et toute la
chambre avec risquent de disparaître sous des mon-
tagnes de boules de papier en boule des
collines de crayons feutre noir qui ont donné leur
vie jusqu'au bout de la dernière goutte de leur
encre des boutons de bouteilles vides le cor-
recteur liquid paper c'est sûr moi je s'affole quand
L/. crie

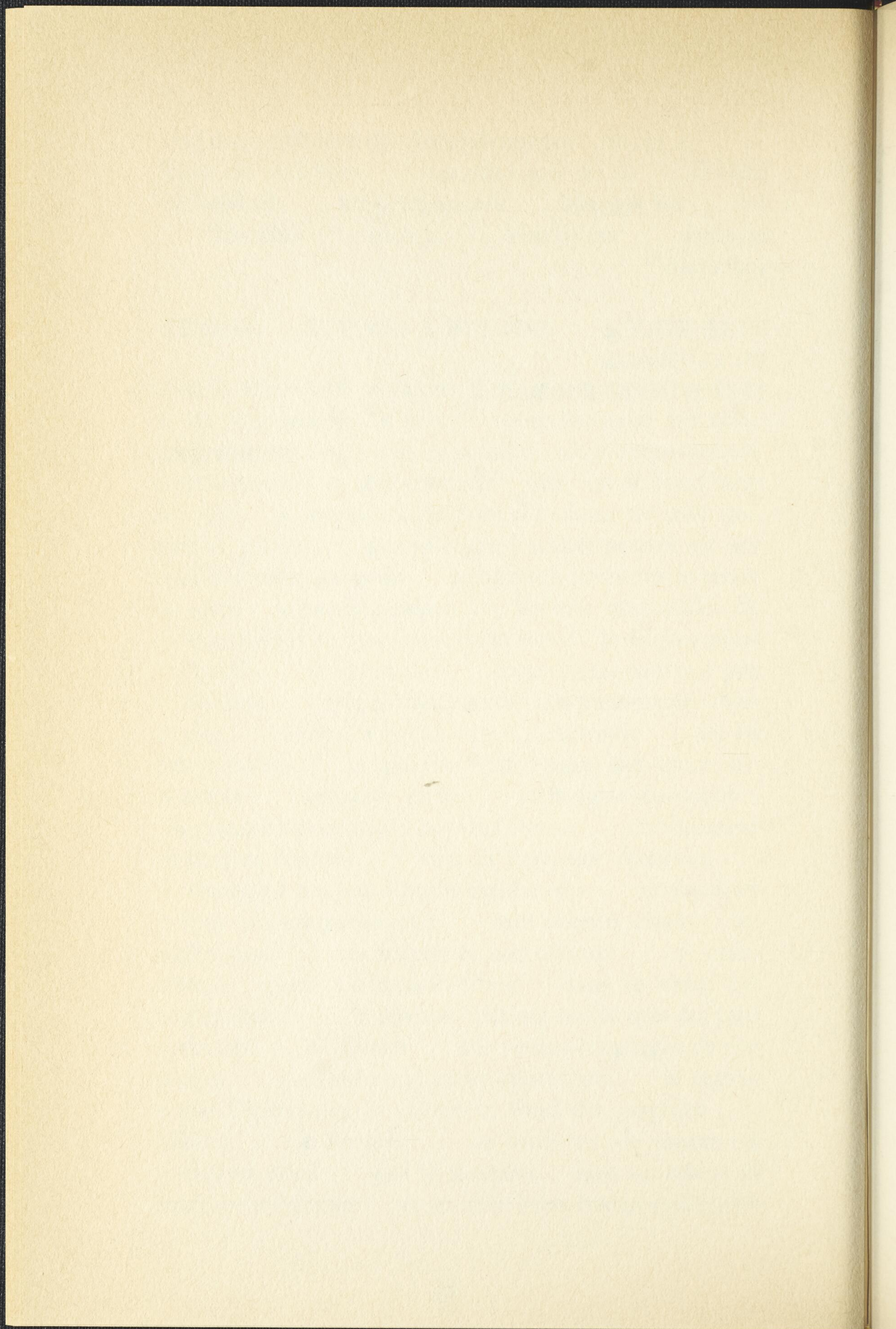
JE = J/E = LUI = L/U/I = L/. = moi je = jemoi je est
 aussi un masque démasquons le noir juste pour
 voir puisque TOUS et je avec crient aussi en
 ELLE le choc amoureux pour un nouveau paradigme
 des enfants du verseau et qui nous cante avec frénésie
 dans notre lit jamais accoutumé mou mais jamais
 accoutumé (ARAGON merci) donc le choc
 amoureux pour etc,. ça existe-tu oui ou non crotte
 de chat de crotte de chat jacques poulin toi si tu
 n'existais pas il faudrait t'inventer dans les toilettes
 pour hommes les grafittis pensent bêtes de plus en
 plus bêtes et blêmes ELLE M'ALLÈGE d'une grande
 partie de mes cris en me prenant dans ses ELLES
 dans la lave et le mica de SES CRIS/TEXTES têtue
 comme du café noir ELLE refuse d'admettre que nous
 ne sommes qu'un discours utopique dans l'organisme
 planétaire dans ses cris ELLE crie ceci: LA
 MUTATION NOUS GUETTE maman j'ai peur du
 grand bang! À CHAQUE COIN DE RUE bon
 alors laissons fleurir ce qui crie

VINGT FOIS SUR le papier. remettez votre texte
 et vos cris dedans vos mots remettez aussi vos rires
 et votre mémoire et si possible votre corps dedans
 votre discours je y travaille dur et si l'oeil noir
 fait mal je regardera du côté du blanc car moi sait
 que: le silence quand toute l'ombre pousse sec ses
 treillis devant nos yeux le blême agresse toute envie
 de vivre à pareille heure les cris dépareillés de
 tes mains tout au fond de mon crâne le silence nous
 a à l'oeil le chien fou le surnois sauvage pas
 le définitif le-qui-tranche-une-fois-pour-toutes mais
 le pire le qui s'installe tranquillement au fil
 des secondes et qui finit par dresser des murs im-
 muables inusable sable la fatigue du coeur
 les yeux en prennent pour leur rhume s'affadissent
 crèvent et coulent loin de l'ardente démence
 le silence en nappes d'huile insidieuses si obscènes
 et mes oiseaux pataugent mes oiseaux râlent tes
 aigles aussi les pattes de nos oiseaux se noir-
 cissent puis s'immobilisent dans le vomi des
 tankers cassés le silence abîme nos berges les plus
 parlantes le silence sur toutes les plages de nos
 gorges comme un chancre cancéreux le regard
 prend l'épouvante et cavale au fond des pupilles le
 bâillon le fermoir le bruit sec de toutes ces
 portes en nous qui se ferment dans un relent de
 mort irrémédiable le sas d'un sous-marin millénaire

ce matin, l'image de moi grisonnant un peu
blafard et cet individu qui sans dire un mot/
cri me regarde d'étrange façon du fond de
la glace en silence absolu définitif
souverain

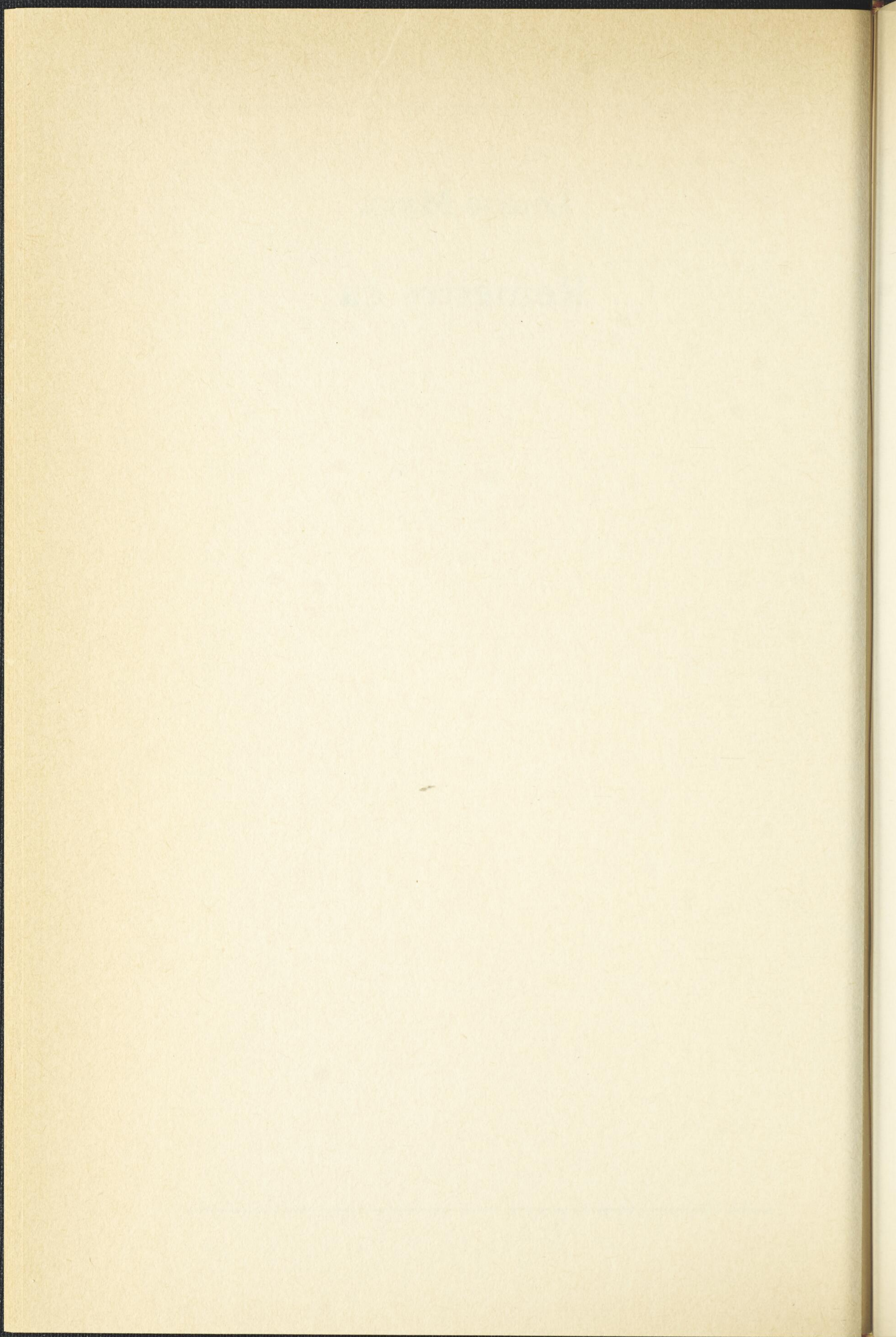
ET LE ROUGE GOUTTE À GOUTTE SUINTE
DE LA GLACE/
TEXTE IMPERTURBABLE

mai 1983



Louise Massé

Remettre ça



la mer s'ouvre sur un théâtre qui vite échappe à la vue
car un toit noir descend très bas un escalier très long
monte étroit provenant de rochers légèrement la mer
vue par la fenêtre s'éloigne des arbres on peut entendre
une voix au sommet des murs barbouillée de maquil-
lage par instants dans la cour les lucarnes partout la
charpente s'allume s'émiettent et pas un chat qui fuit
sur les portes n'apparaît sur les poutres fuyant derrière

des sortes de marques apparaissent inscriptions sans
doute pour être suivies par en dedans seule dans le
masque adossée debout parle pour dire les mains ap-
puyées le mur de la mer la chambre baigne dans le son
perçu que je sache comment éclairage du lieu les pieds
tendus hurlent mais la mer encore dans ses jupes ne
reçoit que du dévêtu immobile des jambes ramènent
la couverture écartée

l'endroit justement où très moites les pierres chuintent pas aspirées par la mer sans façon elles ne répondent pas toutes les sortes d'aiguilles des fibres irritées nouées apparaissent sur le tard vous non plus néanmoins serez respirantes presque mouillées quand on veut parler des vitres et remuer sur les montants la marée exactement pareille serre la nuque ni plus ni moins

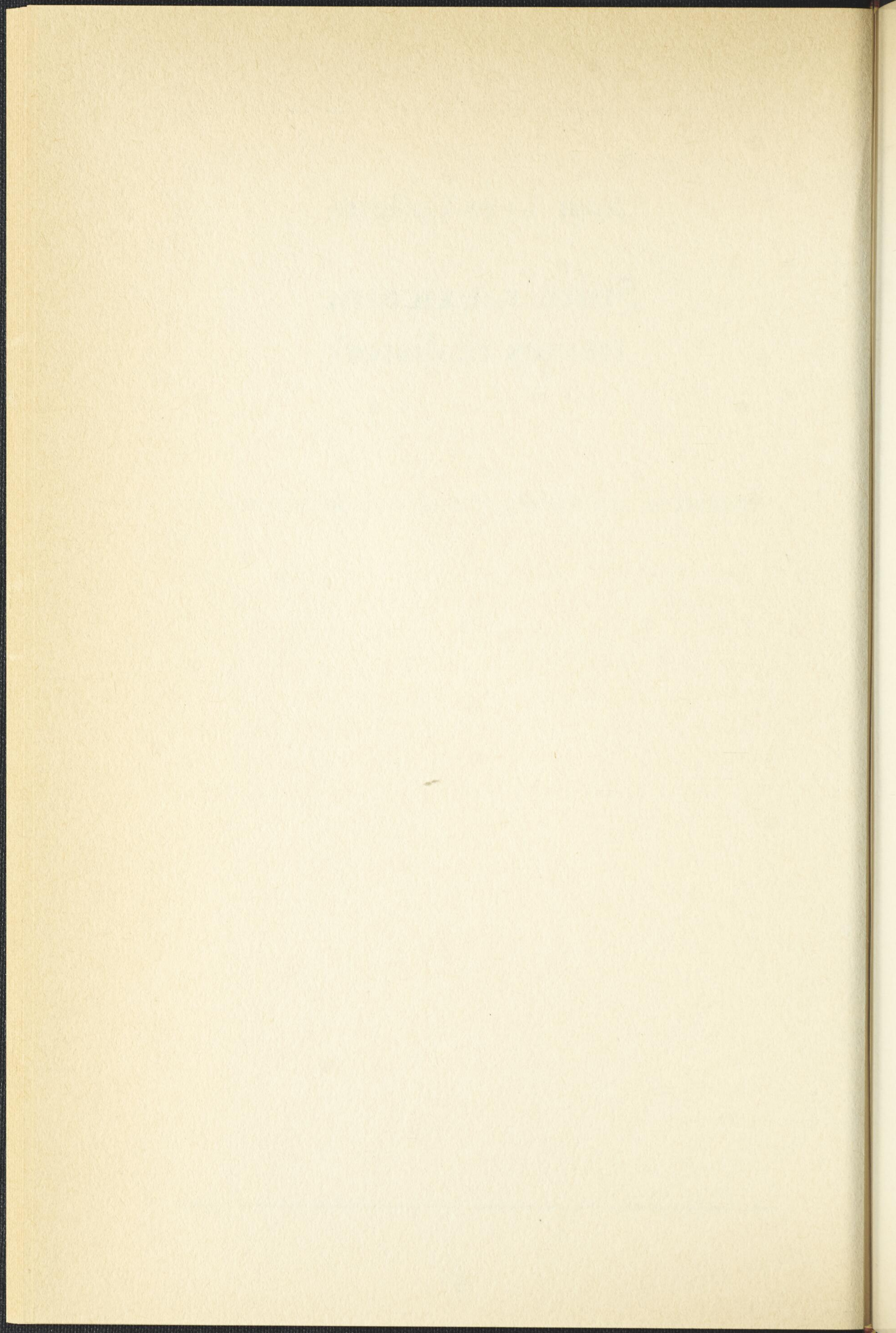
le rideau (noir là comme l'urgence) hésite mais se re-
ferme se maintient sur l'épaule écrivez ça s'écrit gro-
tesque comme des châteaux de cartes remplit le corps
très loin me fait violente simplement rire de ce rapport
s'adressant dehors au seuil de l'escalier en liant les
marches le corps est vide s'effondrent sous l'empreinte
ne lâche pas le ventre le bout

des indices n'arrêtent pas dans les mains de l'obscurité
le toit même à voix basse enveloppe s'effondre la salive
coule des portes à voix basse prise par me dépasse dans
l'oubli au beau milieu au moment des dernières marches
tout de suite quelque chose de blanc entre toutes les
façons avec muscle à voix basse est apparu dans la main
de ce point de vue à la hauteur de la mer

que faire d'autre dans la voix parlant que de remettre
ça

Jean Yves Collette

Suite mexicaine
(textes réalistes)



LA PISCINE

verte comme verte les limettes et les tapettes liquides en litres en milliers et indéterminée de forme entourée de chairs (en corps) chauds colorés pâles froids selon les jours eaux naturelles ou chimiques l'ombre des palmiers sur la carte postale ou des cocotiers comme on voudra pas de soleil des gouttes de pluie dégouttent toutes pendant des heures et le soir sous les réflecteurs des baigneurs baignent pendant que tordus de rires en pleurs la *fiesta mexicana*.

LE CORRIDOR

tuiles rouges terre rouges sexe qui résonnent quand passent (par là) des voix entre blancs où murs s'alignent des portes fermées ouvertes c'est selon l'écho provient des *mariachis* avec trompettes bien reluisantes et autres éclats blancs ciments qu'on dirait la lumière ouverte aux habits noirs scintillant sur les jambes de médailles et d'applaudissements de bruits de tambours microphones non pas et d'éléments sauvages comme des canons murmurent: *cucaracha*.

LA COMMODE

boîte à tiroirs contient de la mer ramassé des écailles du nacre brisé usé savon objets divers bonbons passe-ports pour l'éternité et autres t-shirts d'identité signes du mystère petites culottes et produits secrets étranges valeurs publicité livre «saint» tout crotté peu pas s'en débarrasser lime sans les ongles argent dépassé pour aller s'engraisser n'aime pas le bois pâle marqué ni couleur ni texture *hecho en mexico* au-dessus de la commode une lampe ça va.

LE PALMIER

Guillaume n'importe où cherche les mers et leurs bordures (et les palmiers) sans doute mais Willy ne dit pas l'histoire si s'accompagne de musique forte ou douce la recherche des guitares-plages et de l'astre rôtiisseur quand Bill laisse le pétrole pour le sable *Guillermo* trouve une langue laquelle à prendre que William travaille sous sa chevelure particulière de Calgary à *Los Angeles* via *Baja California* à *Puerto Vallarta* perdu dans l'eau la poussière (les palmiers).

LE COFFEE SHOP

maître d'hôtel vite dit regarde la lune ou quoi et discoure pour qui le sait-il quand cérémonieux dans la désorganisation et (ou) l'inconfort grimace où ce lieu s'effondre-t-il plat finish non non *té café* quinze pour cent de tout et du même habit blanc noire sympathie voir qu'on enlève les planchers aujourd'hui sous nos pieds demain ne le dit pas marche dans l'américano-hispanique comme dans la vase ah! *pesos* de tristesse pourquoi pas petites crottes de rats.

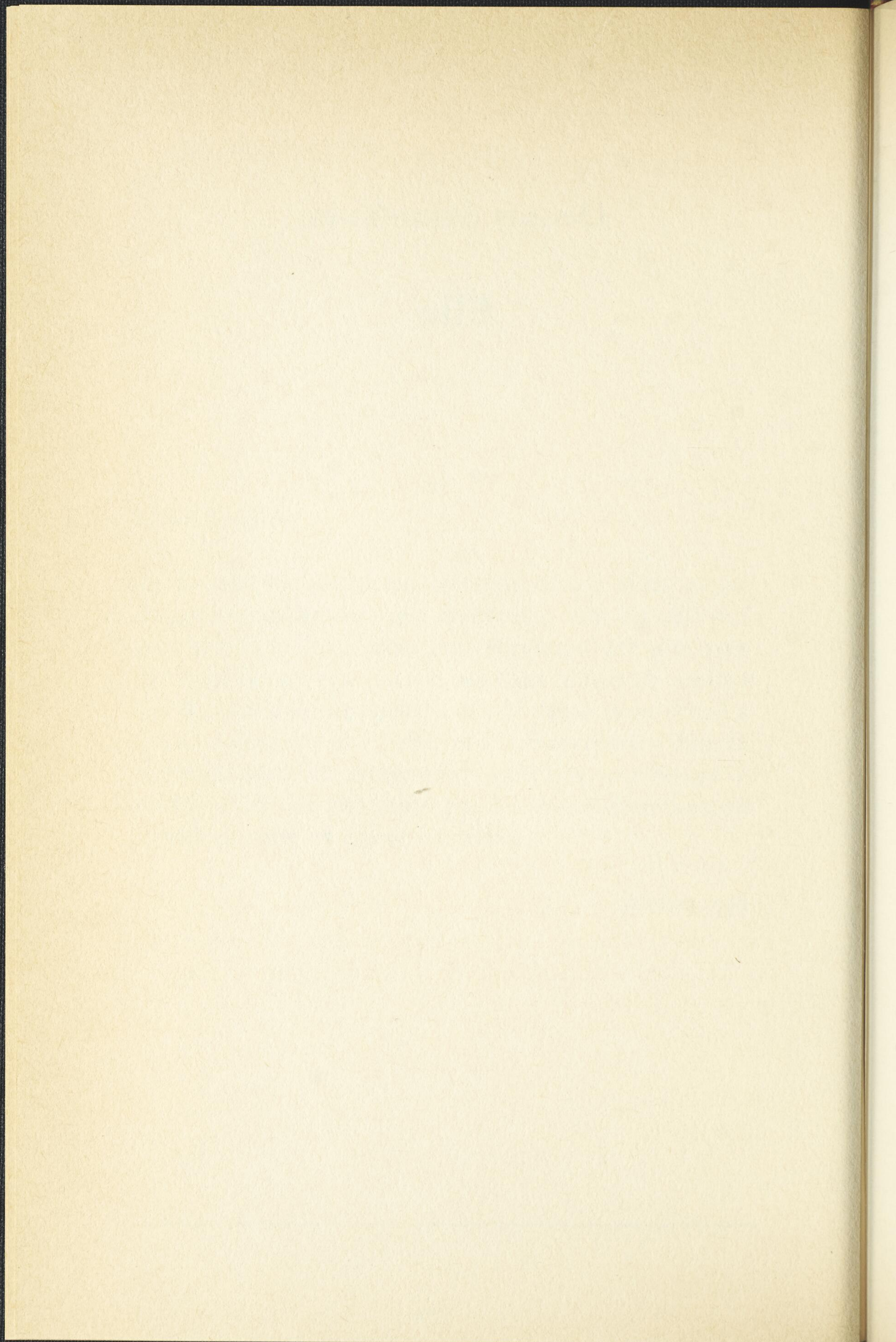
LES CRABES

ou de sable ou de roches transparents ou noirs pleins de pattes ragoûtantes qui crabottent cela est dû (du) propre à l'eau dure salée avec régularité éternité tant que tout bouge eux n'iront pas dans la *sopa de mariscos* qui demande des rougeurs pour le décor iront d'une à l'autre reproduction bouffer et l'être autrement dans la chaîne si naturelle alimentaire (tant que tout bouge) à moins d'une marée noire qui les masquerait sait-on jamais ça rime en crime en crabes.

janvier 1984

Denuis Saint-Yves

Elle



ELLE

elle, une idée fixe, une *****, une passante, toute part d'exactitude. elle, déniche quelques abstractions de visu, me croise. me toise. quel entendement dès lors décoder? en moi une volonté de tout savoir. vieux cliché dit-elle, impunément.

me revoir dans la fiction, finit par m'incommoder, me dériver totalement. elle, me laisse dedans, dit autre chose, attise l'évidence. elle, se *****, me ramène. nuit blanche quelquefois à repousser des malentendus. avec moi. cela retouche, dit-elle.

comme toile de fond, qu'émouvoir? nul repos sur l'heure. elle, visite mes phares, va. l'identité fouille à travers, file tout droit, éprouve, inlassable. elle, de l'ornement au leurre, fait feu. au *****, dit-elle, la tête distille ses opacités.

elle, une idée d'atteindre, une *****, une élasticité tout court. une mutation interpelle a et z toute motricité. elle, m'éperonne jusqu'au bord de nommer. nul cri. seul le désir de poursuivre risque la lucidité. que dit-elle? me déboiser.

ELLE

elle, parfois, ranime, quelconque, aléatoire, romantique, un désir de conquérir. nuit d'esquisses, dit-elle, de lèvres exactes comme un *****, rude. me consterner? me saisir? elle, me toise décidément, rit complexe. toute sentence est là.

au-delà des servitudes apprises, elle, rajoute, un contexte visible. elle, une passante à jamais, mais non. me prendre à rêver au trottoir moi aussi. elle, se retourne, se ***** jusqu'au bord d'assouvir une respectabilité à la fin.

elle, se suffit à elle-même. nulle mémoire ne se peut autrement. vieux mimétisme dit-elle à chaque seconde. sur le vif, me mettre à tenir du mutant me servirait-il? elle, finit par animer une transe parfaite, tout *****. dire quelque chose?

là où jouir réellement est une orthodoxie. de près, elle, m'inscrit, me marque de l'oeil et fouette la fiction. autour, une linéarité dit l'endurance. elle, me sert une nouveauté d'éternité dans l'instant. en *****, elle, ratisse.

ELLE

elle, seulement elle, comme une tension, une brèche vers autre chose. elle, dans mes yeux insinue. faire appel alors? la rencontre improbable, cependant que là. petites morsures dit-elle, nuit. elle, décide de continuer une fois encore. à *****.

par où l'issue de trembler loin des réseaux? elle, saisit la nuance, avant tout, émet une parenthèse. me parachuter vers elle, éveille une lucidité, une *****. elle, jusqu'à demain retient d'achever, me hante. toute rentrée.

elle, me laisse rarement dormir, vise une idée du concret. parfois, elle, fait l'issue, par nécessité, me brûle de questions. me dire entre le fard et l'émotion. cela ***** , prédit une alternance où mouvoir une fiction de certitude.

revoir le vif, un instant, avec elle. au-delà, elle, refait les fuseaux horaires autrement *****. libre d'appréhender l'identité ou de la dériver sans cesse, elle, arpente a et z, mes surfaces, ma peau, mon coeur. toute spirale.

ELLE

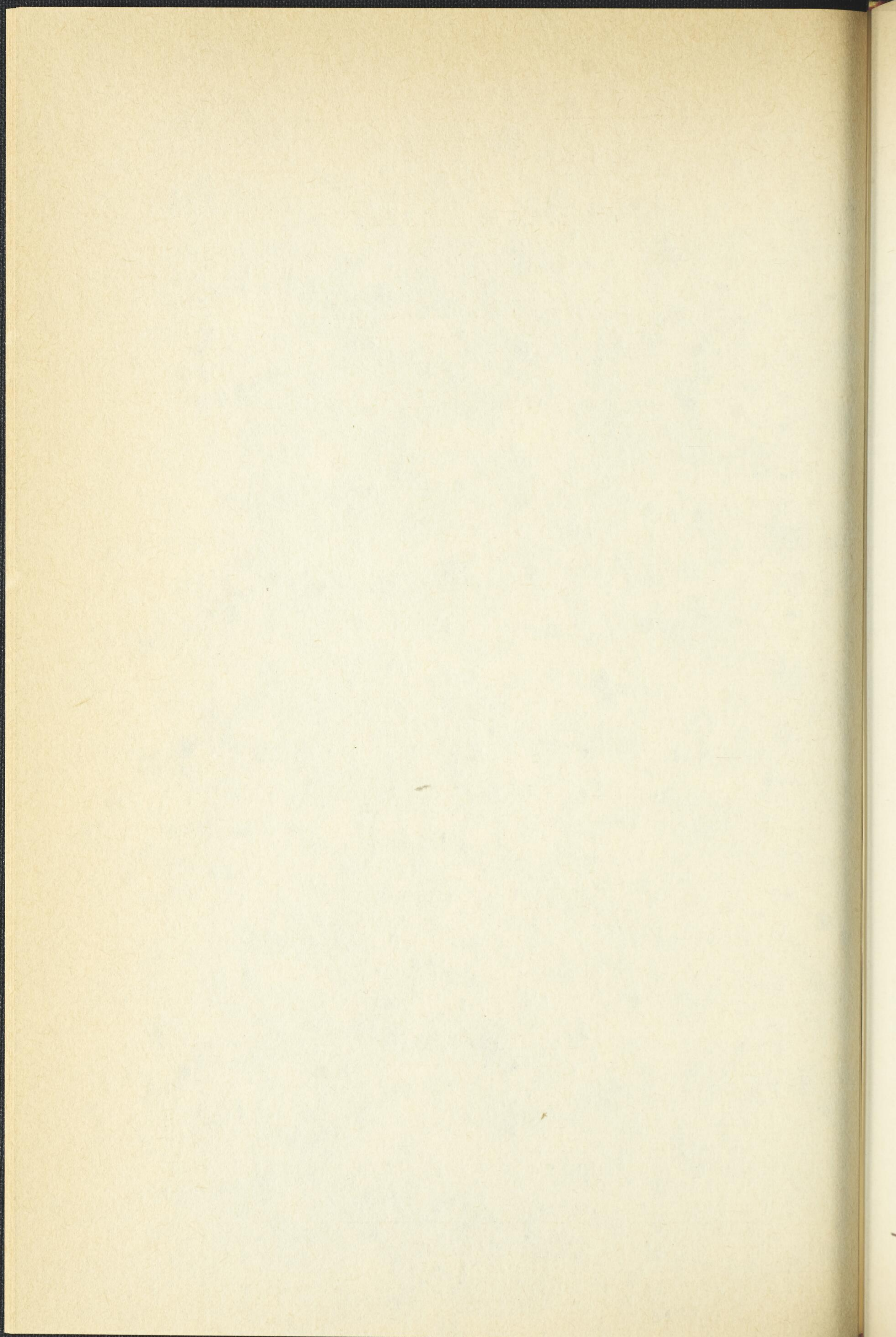
elle, évoque une attitude devant l'inéluctable *****,
étreint une part de moi-même où tenter l'impossible.
toujours, elle, va multiple, se peut. m'abandonner to-
talement, aux parcours, aux repères. cela absente, de
l'utopie.

les traces de saisir une fois encore la voix ***** me
secondent. elle, reprend, exacte, la patience de durer.
nul enjeu, si ce n'est que d'épuiser le doute. elle, chauffe
doucement à blanc ma quête, ma fiction, mon schéma
de transe.

m'échouer de toute part vers elle, m'est advenu. le sait-
elle? elle, envoûte, me défonce, jusqu'au bord du si-
lence. une manière de parler, dit-elle, une ***** de
fouiller ce par quoi se manifeste le corps. laisser l'idée
revenir.

elle, franchit un à un ses miroirs intrinsèques, me dit
par où. elle, une passante, une lueur *****, défriche
l'émotion. toute mobilité me vient de là me capture
me joue. me devenir? elle, retouche la fonction du réel,
rejoint.

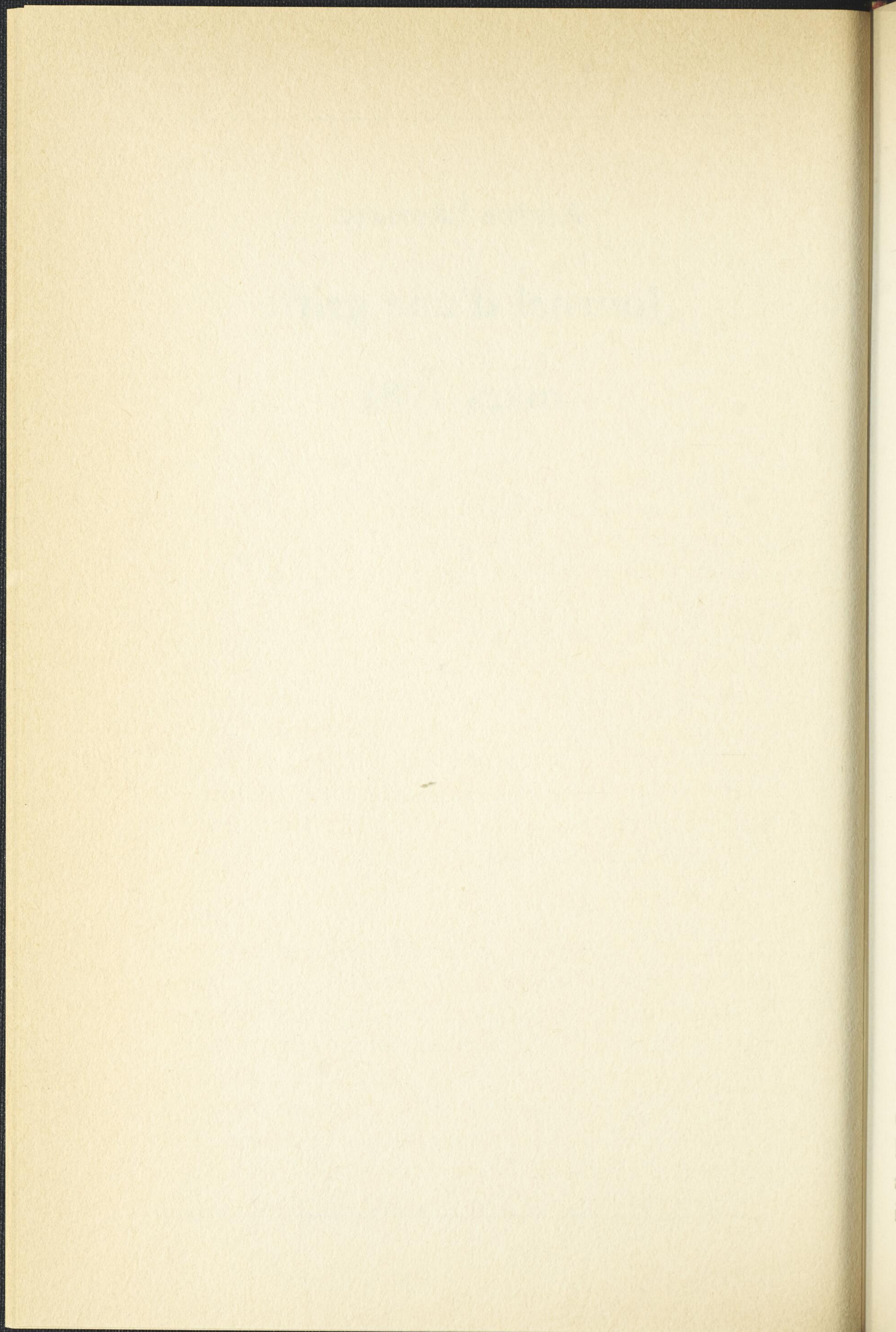
Essai



André Lamarre

Journal d'une griffe

mars 1984



Ce texte résulte d'un glissement de terrain. Le printemps commandait divers travaux de forage, mais dans plusieurs directions. Le goût d'élucider d'anciennes questions, de démêler quelques intrigues, d'interpréter des textes inquiétants. Un curieux blocage s'est produit: les confessions politiques s'accommodent facilement d'un ton affirmatif et coupable, elles se déroulent vivement; quant aux fouilles désordonnées que j'ai entreprises, elles se sont vite transformées en fuites dans tous les sens. À travers le tâtonnement régulier de l'écriture, une pesante impression d'indétermination s'est installée. Elle persiste, il faudra vivre avec.

J'ai enfin commencé à faire du ménage dans mes papiers. Dans le hangar il y en avait six ou sept boîtes pleines. Vieux poèmes, vieux travaux, vieux journaux, vieilles pages. D'un déménagement à l'autre, je les ai toujours emportés avec moi. Mes vieux papiers ne constituent pas ce qu'on appelle des souvenirs: je ne les tiens que de moi, ils n'évoquent personne. S'ils agissent, c'est sous la forme de souvenirs douloureux: ils me travaillent. Ce sont pourtant des objets chers,

je les ai gardés près de moi: dans le garde-robe, dans le sous-sol, dans des boîtes, à terre à côté de mon bureau. Nécessité de m'emmurer, de m'entourer non seulement des murs d'une bibliothèque mais aussi de piles d'archives.

Sans être un archiviste: mon passé n'est pas en ordre derrière moi, classé, fiché, relié. Ni même un collectionneur: je n'ai pas choisi mes restes. Un archiviste qui ne lit pas, qui ne trie pas, qui ne connaît pas les documents dont il a la garde, qui accumule et perd ses archives du même coup. Conservateur d'un musée dérisoire: j'ai encore en ma possession le rapport mensuel (février 1962) de la Ligue de Quilles d'Éléments «A»: j'occupais le sixième rang, avec une moyenne par partie de 90.5, je ne dirai pas qui était premier. Archives inutilisées, inutilisables: un boulet au pied. De déménagement en déménagement, je l'ai tiré derrière moi.

Technique de l'encombrement. Conserver des tas de documents comme si j'allais faire l'histoire, être historien. Cartes de fêtes, journaux personnels, cahiers de rédaction, journaux syndicaux, articles découpés, tout ça dans des boîtes empilées, dans une dispersion totale. Comme ça tout est toujours à recommencer. Impossible, justement, de faire l'histoire familiale, scolaire, affective, sociale. Vieux livres de comptes, vieux cahiers de cours, vieilles lettres, tout ça est égaré, soigneusement disséminé. Impossible de relire. Tous les jours je suis neuf, je n'ai pas de passé.

Danger de vivre au présent. Je désire toujours garder trace du moment que je vis. Procès-verbal manuscrit, notes de cours éparpillées, dessin sur un bout de papier, phrase griffonnée: tout ce que je touche est précieux, c'est de l'or, c'est moi, c'est plus moi que moi, une peau que je perds: je me dissipe. Contre la dissolution je me suis fait accumulateur: de papier, de livres, de

catalogues (si quelqu'un veut consulter le catalogue Jean-Jacques Pauvert des années 60...), de vieilles peaux. Ce sont mes fétiches. Logique du déplacement: je garde tout ce que je touche, je me conserve en tant qu'objet. Je me transporte, mis en boîte, d'un lieu à l'autre, sous étroite surveillance, fortement habité par l'impression que mon vrai moi, ma vérité, mon secret gît dans ces boîtes pleines de vieilles choses absurdes. Un jour je les scruterai à la manière des augures afin de savoir qui je fus. Et il sera trop tard. Ainsi cette impression constante de manque, puisque ma vie, mon corps, ma vitesse se sont déplacés sur ces objets que je traîne après moi, à travers les années.

Je me suis fabriqué du désordre afin de perdre chaque chose dans le fouillis, afin de tout fondre dans un magma indifférent. Des blocs de lave figée, empilés dans le hangar. Impossible de retrouver telles notes sur Nelligan, tel texte écrit à dix-neuf ans, telle photo, tel désir. Mon espace allait s'ensevelir sous les papiers, rendre la maison inhabitable. À l'intérieur de cette dispersion proliférante j'avais peine à me glisser. Encore aujourd'hui, sur ma table, il y a une pile de vieilles revues, de journaux pliés, du papier d'emballage, des livres empruntés: tout ça n'a pas bougé depuis deux mois, ce sont mes colonnes. Les conduits sont bouchés: descendons plus bas, là les galeries sont plus sombres, faut refaire la circulation.

L'accumulation est une figure surréaliste. Mes poèmes avaient cette structure de perte. C'étaient des énumérations d'images: presque sans construction, glissant les unes sur les autres, dans un éblouissement continu, donc annulé. Les idées, les désirs se perdaient dans cette coulée, dilués, illisibles, impossibles. Pas de récit autre que le déroulement, l'interminable entassement des images. Texte de 1968: «pour sentir sur mon spasme

dorsal enfin / l'osmose cosmique des lueurs entonnées / le sacre élémentiel au ressac des silences / divine démence / cymbale hystérique à la trame des tonnerres». J'avais les yeux dans le vague, je remplissais des pages, loin de tout, loin de moi. D'ailleurs, «osmose cosmique», «cymbale hystérique», «corde raide», ça veut dire quoi? ça veut dire, précisément, rien.

La formule était: je suis une addition de n'importe quoi. Pour que ce n'importe quoi demeure *rien*, il fallait que chaque chose soit soudée à l'autre, sans distinction, sans articulation, sans différence: mon surréalisme était mystique, un aveuglement répété, consenti, fabriqué, une technique d'oubli. Mes poèmes étaient déjà des boîtes de vieux papiers. Textes comme des dessins d'enfants: faits pour être faits, pures productions, intensités, destinés à la poubelle, pourtant conservés dans des vieilles boîtes. Poèmes que, pour la plupart, je n'ai jamais relus. Justement: ce sont des textes sans lecture. Des textes qui réfutent, refusent la lecture. La technique surréaliste, fondée sur l'expression du désir, repousse l'analyse au nom même du désir. Au rythme des images, il y a des vérités qui s'enfouissent, s'enfoncent, s'ensevelissent. Cette écriture incessante, partout sur des bouts de papier égarés, accumulés, consistait à ne rien garder à l'intérieur: j'excorporais tout. En pure perte je me fragmentais. Hors de moi j'emplissais mon grenier, mon sous-sol, mon hangar. Je n'étais qu'une boîte de petits papiers. J'étais un poème surréaliste.

Longtemps j'ai conservé tout ça. Dans l'espoir fou que ces papiers parleraient pour moi, seraient ma révélation, mon message secret, m'assureraient un jour du passage direct à la Vérité, à l'être plein. Ainsi je m'épargnais le travail d'écriture, en attente du Lecteur tout-puissant. C'était un effet de retour de la croyance

enfouie: même si Dieu n'existe pas, Il existera sûrement un jour. Il viendra plus tard, dans le rôle du grand Donneur de Sens a posteriori, du grand Distributeur de Justification par la postérité. Pourtant j'avais appris une première théorie de la lecture lundi le 14 avril 1958, en 2^e année C, quand Mademoiselle Crevier — elle était fine — m'a fait (nous a fait?) copier le texte suivant: «Fernand veut devenir savant. Pendant l'absence de papa, Fernand pénètre dans son bureau. C'est pourtant chose défendue! Il regarde avec étonnement les gros volumes. Son papa lui a dit qu'il pourra les lire quand il sera étudiant. C'est maintenant que Bébé veut lire celui qui a une jolie reliure rouge. En tremblant un peu, il s'empare des lunettes de papa. Il regarde; impossible de lire, il ne connaît pas assez ses lettres.» La dictée finit là. En fait de lettres, je me suis mérité deux beaux B pour cet exercice de copie.

Évidemment ce texte scolaire, diffusé sous Duplessis, n'était qu'une courroie de transmission, un tissu de mythes: le père possède le savoir; le savoir est dans le livre, objet sacré; l'enfant est un ignorant, un incapable, l'enfant n'est qu'un enfant: son histoire est une histoire d'échec, la quête du savoir prématuré est vouée à l'échec. Un beau portrait de la famille, de l'éducation et du désir, dans le Québec des années 50. J'avais huit ans, mais ça ne collait pas: mon père n'avait pas de «bureau», il ne possédait que très peu de livres et n'avait pas terminé son cours primaire. Cette copie devait donc parler de mon grand-père maternel qui, lui, avait des bibliothèques vitrées, un grand fauteuil rouge réservé à la lecture, et même des ouvrages de poésie (dans son édition de 1932 j'ai lu Nelligan pour la première fois). Il existe une photo de moi, dans le rôle du Petit Parfait, assis au fond du fauteuil rouge, parcourant studieusement un *National Geographic*. S'il

y avait quelque chose à savoir, un savant à désirer, c'était donc du côté de mon grand-père.

Ce qui me frappe dans le texte copié, c'est que l'expérience de la lecture interdite est directement reliée à la séparation d'avec le père. Le désir de savoir ne peut, dans ce système, qu'établir des rapports de compétition entre le fils et le père. L'interdiction de savoir se matérialise ainsi dans un espace prohibé: au fils il est défendu d'entrer seul dans l'espace du père. Il y a donc une histoire de *Barbe-bleue* pour les fils. Mais, contrairement à la jeune mariée du conte qui ose et découvre les cadavres des autres épouses, le fils ne fait ici aucune découverte, si ce n'est celle de son incapacité et de l'efficacité de l'interdit. L'absence nécessaire du père a dû avoir quelque écho en moi: le soir, le mien ne rentrait pas de travailler avant six heures et demie. La place était nette pour l'apprentissage de la lecture. Autre chose: dans le texte, l'enfant fait l'erreur de penser que ce sont les lunettes qui lisent: il désire lire avec l'oeil du père. Substitution irréalisable. Pourquoi le père a-t-il laissé traîner ses lunettes? Il ne doit pas être bien loin. Le langage l'atteste, puisque le héros perd son nom en apprenant son rôle: Fernand n'est qu'un Bébé, c'est le jugement du père.

Cette expression, «impossible de lire»: c'est du beau style pour 1958. J'y vois un commandement: l'*Index* des livres interdits par l'Église catholique a été réédité en 1948; il jetait encore ses foudres, dix ans plus tard, dans notre petit patelin. À l'école il s'agissait d'apprendre à ne pas lire. Retarder la lecture, retarder la pensée, retarder la vie. Solitude de l'enfant. Il est douloureux de constater à quel point la coupure d'avec le père est donnée comme normale: absence physique, savoir inaccessible, impossibilité de tout contact. Ce personnage est celui du père qui sait, autorité et loi.

Encore Kafka: *Devant la loi*. Le fils ne pénétrera jamais dans l'espace de loi du père. Voilà pour les règles culturelles, intellectuelles, sociales. On peut dire que bien des pères sont restés des fils. Mais, pour leurs fils, ils sont des pères. Il y a, au plus profond, une loi plus dure: celle qui sépare, affectivement, le fils du père.

Combien de ces histoires frustrantes, décevantes, déprimantes, ai-je lues au cours de mon enfance? Il y a certainement là, à la longue, un rude apprentissage de la défaite, de la démission. Le texte surgit d'un désir, il raconte une transgression, l'enfant éprouve de la peur et des tremblements. Mais le couperet de la fin refoule toute émotion. Elle est laissée au lecteur. Ou au scripteur. Car j'ai copié ça, j'ai copié: «il ne connaît pas assez ses lettres». Et c'était vrai: j'ai omis le *s* final de *lettres* (si l'enfant n'est pas supposé les connaître, pourquoi en compter plusieurs?), j'ai aussi omis un des *s* d'*impossible*. La maîtresse n'a pas corrigé ni sanctionné mes erreurs: a-t-elle seulement lu ma copie? Encore un texte sans lecture. *Impossible de lire*: j'ai dû intérioriser cet ordre comme un état de fait.

L'histoire ne dit pas ce qu'a éprouvé l'enfant empêché de lire: voilà le plus terrible. Le silence du texte, l'absence d'écriture signifient le mutisme du héros, son immobilisation: c'est une mort, tout s'arrête. C'est cette émotion censurée que j'aimerais nommer, cette irruption de vide qui volatilise le corps de l'enfant. La rage est impossible, l'enfant apprend sa propre inconsistance. Lire, ce serait vivre. Plus tard, peut-être, en proie à une frénésie muette, il écrira contre la lecture, des poèmes impossibles, illisibles, introuvables, oubliés.

Relire. Désir de relire mes textes fétiches, les lire pour la première fois. Avant de les jeter. Épuiser ces vieilles pages de leur pouvoir illusoire, vider mes vieilles

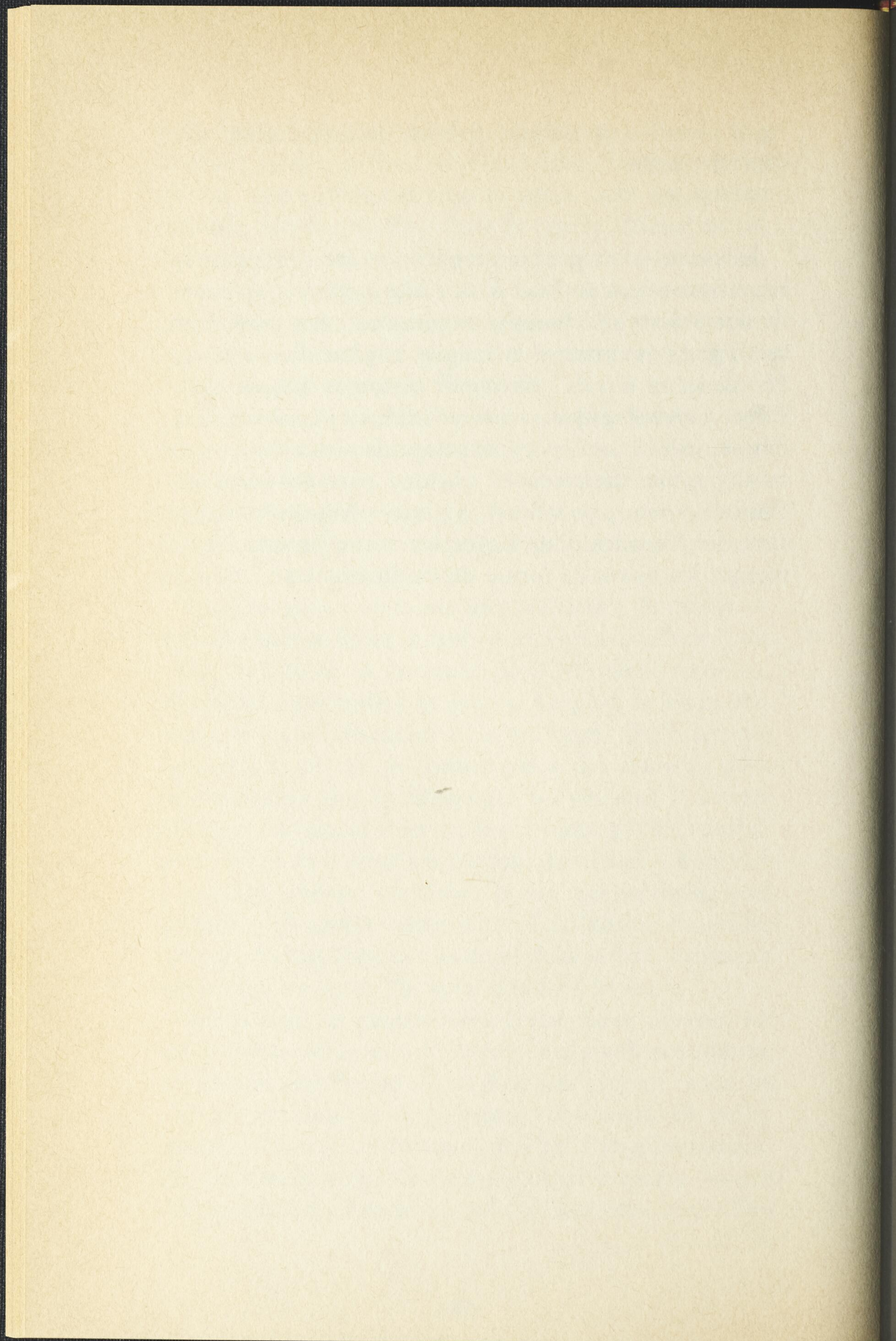
boîtes de leur poids ridicule, me délester. Vieux textes à vomir, vieilles prières, vieilles bibles, vieilles messes, vieilles morts célébrées sous la peau. Suce les mêmes cailloux, comme Molloy. Suce et crache. Vieux restes. Ce n'est pas un animal qui parle, cette voix souterraine, ni taupe ni rongeur, pas même une patte, à peine une griffe. Tout juste un grattoir, un racloir, ou une griffe. Lors d'une assemblée syndicale historique (en 1976, contre le gouvernement Bourassa), il y a un prof de philo qui s'est lancé dans une intervention-fleuve. Vingt minutes. Nous avons beaucoup ri. C'était déplacé: il tentait de situer le vote de grève à l'intérieur d'une analyse culturelle et sociale. Tout à coup cette phrase inoubliable: «Qu'est-ce qu'ils font, les intellectuels, aujourd'hui? Ils décapent!»

Imaginons des centaines (des milliers?) de mains — dans le Plateau Mont-Royal — qui grattent leurs boiserie, soulèvent la peinture de leurs vieux meubles, vernissent leurs cadres de portes. Ce prof de philo (curieux, il y avait Fernand dans son nom) déplorait que les intellectuels ne se livrent pas à des activités plus intellectuelles que le décapage. En un sens il n'avait pas tort: très peu d'entre nous n'avaient pas succombé, ne serait-ce que pour un barreau de chaise. Mais il y a le piège inverse: mythifier la vie intellectuelle avec ses prises de parole nécessaires, l'obligation de parler de tout, d'avoir toujours quelque chose à dire, de penser sur n'importe quoi. Et vivre dans les livres.

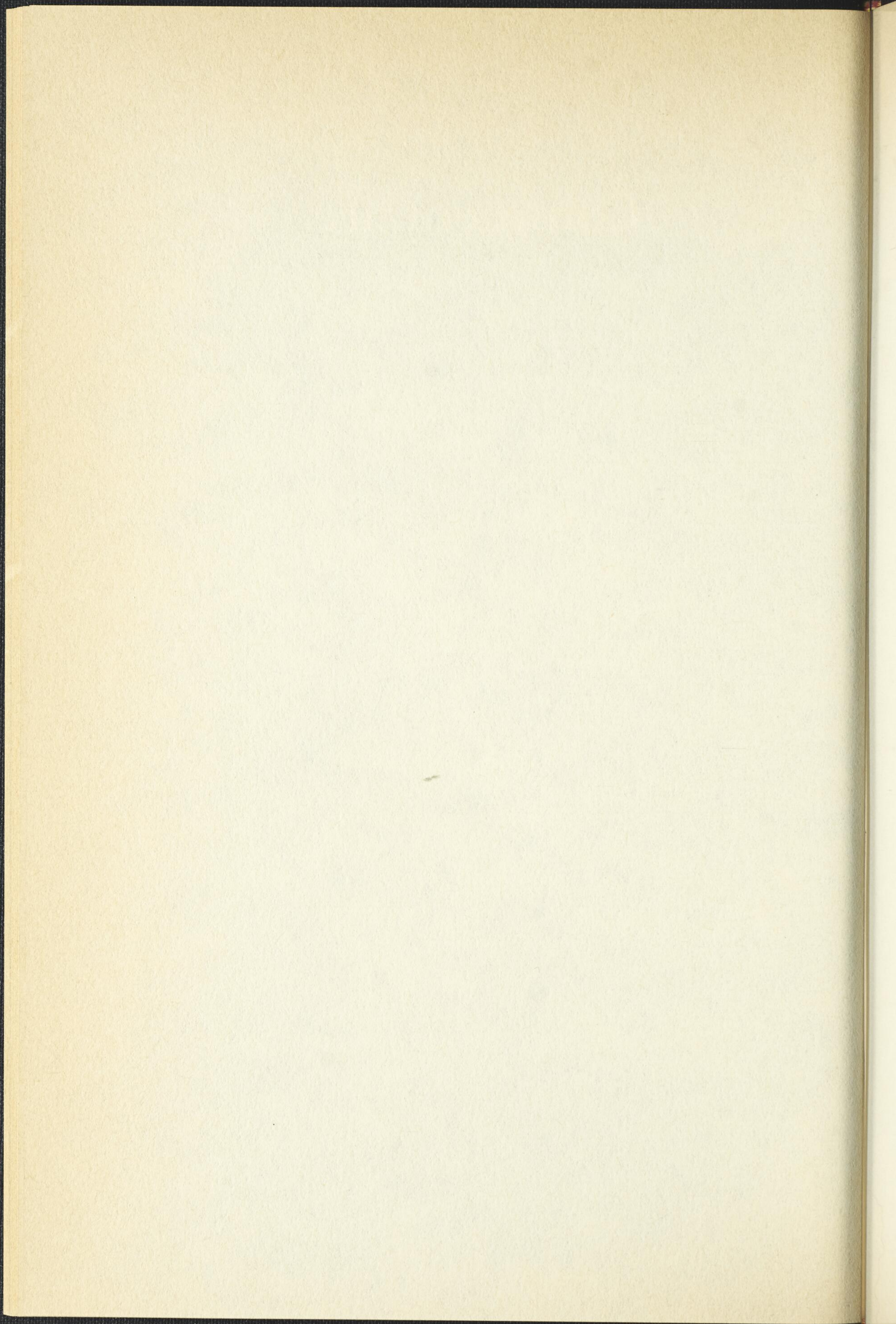
Renversons la proposition: écrire pour décapier les vieux textes. Mais on ne décape pas une enfance comme on décape une chaise. Il ne faut pas espérer, sous les couches accumulées de peinture, de vernis, de colle, trouver ce qui serait la vraie matière, l'origine intacte. Pas de restauration. Le décapage seul importe: contre l'accumulation. Rendu au bois, il faut continuer. Dé-

caper jusqu'à l'os: décaper le bois, décaper l'arbre, décaper la racine.

La surface s'est perdue parmi les strates. Nous ne la retrouverons pas au fond d'un coffre à trésors, au cours de notre descente. Nous n'en sommes pas au creusage rectiligne, qui trace à la longue le plan d'un terrier. Ni terrier ni terrain. Ni séjour ni sortie. Espace clos. Effets psychologiques: contradictions, peurs débiles, drame, exhibitionnisme, recyclage de vieux restes, autobiographie. Cependant, quelque part au coeur de l'enfouissement, ça remue: ça gratte. À quand l'irruption des liquides pour noyer les vieux papiers, submerger les textes en forme de vieilles boîtes?



Commentaire



«Monsieur, Voici...»

par Richard Boutin

Pierre-Alain Buhler, *La wue la mue*, Paris, des Femmes, 1983.

«*Monsieur, Voici...*»

... aujourd'hui une maison de jeu encombrée de tables, où se rend le lecteur qu'on vient d'appeler par son nom, et qui va risquer en silence une dernière mise.

Gérard Macé

M'effaçai pour le laisser pénétrer dans ce chaos de culture morte. La vie...

Pierre-Alain Buhler

... la poésie connaît l'éveil et, devenant parole commençante, devient la parole du commencement, celle qui est le serment de l'avenir.

Maurice Blanchot

Des télégrammes nous sont parvenus, des lettres, c'est un véritable déluge de correspondance. (...) Et que dire à des visiteurs, dont le passage soulève la poussière, ce qui, cela va sans dire, n'est pas bon pour les objets.

Pierre-Alain Buhler

Voici une dernière lettre que je me permets de vous adresser avec beaucoup d'autres que vous trouverez ci-jointes à la présente en un certain ordre assemblées. Je vous les ficelle dans un papier jaune à votre intention: en résultera un petit portefeuille, un petit paquet léger.

*

Cette lettre que je vous écris à l'instant pourrait constituer un petit livre fragile, utile pour le chevet et le repos de votre corps qui s'y glisserait mollement, en dodelinant de la tête. Un petit livre et rien de moins, tout comme celui que vous m'avez posté hier.

Apostilles

Ce petit livre, je le tenais, il y a quelques moments, serré entre mes mains. Serez-vous heureux de recevoir cette lettre, ce livre pour lequel j'ai longtemps accumulé des notes éparses, s'ajoutant les unes aux autres sans la présomption nécessaire d'un quelconque apprêt. Mon répons ne désire pas trop vous conduire, mais surtout se promener avec vous comme en des jardins de Babel.

Nous y accorderons nos pas à la manière de *groteschi* et, pour ce, *il va falloir un luxe de précautions, et ce souci est un symptôme, n'est-ce pas*. Hors de toutes précautions harmoniques.

Je travaille à votre perte. Je ne veux pas vous gagner à ma cause. Je n'ai pas d'attitude, m'avez-vous déjà écrit.

Cependant la marche que je vous propose interjettera nos pas qui, foulant les feuillets de notes, feront retomber la lettre sur ma table. Je la reprends.

Vous écriviez que vous n'aviez pas d'attitude, il se peut, mais je n'ai pas non plus adopté une attitude bien définie que pour établir simplement avec vous une *attitude de lettre*, et rompre des bâtons.

Cette attitude prévoit quelques précautions amicales à prendre envers un livre que l'on a confié comme une révérencieuse complicité d'intensités qui s'intriguent des pages et des corps, des pages vers les mains des corps, puis vers les mains des pages. Ces mains desserrent les pages d'une boîte de Pandore: les récits s'envoleront alors à travers le monde — des pages d'obscur passages.

Pendant notre promenade au parc, je serrerai quelquefois votre main avec toute l'affection que nous découvrirons à croiser nos pas, et nos lettres.

Mon petit livre, à l'instar du vôtre, ne contient pas seulement toutes ces lettres et les apostilles que vous y trouverez herborisées, il recèle mes pas vers vous, graduellement ajoutés, dessinant au préalable la chorégraphie des sens de son *jardin de langues*.

Enfin, je suppose que vous en savez autant que moi là-dessus. Ce ne sont pas des choses qu'on dit. On les laisse entendre et ça vous retombe dessus par derrière. Quelqu'un a ouvert la porte.

De ma main gauche

*J'écris naturellement de la main droite, ce qui me permet de donner le change, de la main gauche. Bien sûr, quand je change de main pour *reposer* l'autre sur la table, elle pèse sur le papier. À intervalle régulier, les mains se*

fatiguent, s'échangent la plume, entraînant la fiction à travers bien des sparages: elle glisse, puis se reprend, glisse encore, sans destin avoué, ni destination, ni aucune finalité, et cela sans fins, au gré du *change* des mains.

Lorsque les mains n'en pourront plus, le texte, et les rayons de fictions qui l'habitent et le façonnent, s'arrêtera sans précaution, sans attention. Le livre s'interrompra tout simplement sur une ristourne rêvé, *de manu scriptori*.

Mais il savait que j'aurais à écrire, ce qui, naturellement, supprime tout intérêt à ce que je vais révéler sur la main gauche.

Les petits livress se lisent curieusement avec lenteur, souvent tout d'un coup et par la main gauche. Les mots, les phrases, les récits semblent se déplier sur des dessins mimant les désastres de l'écriture en *reprise* sur des déchirures tirées des textes antérieurs et lus dont on fait mention à la fin de votre petit livre, Pierre-Alain Buhler, lorsque vous énumérez, à la chute du texte, les noms pillés des auteurs dont vous avez copié les textes, immergés en votre prose à deux mains.

Hébété, le lecteur s'ouvre sur le procès de collation et de recollement provisoires, puis s'entrelace sur des étendues textuelles fragmentées qui meuvent un récit devenu archipel, et ce, plusieurs fois, sans suite ni fin.

Une fête policière

Je retrouve ma main gauche tentant de rendre la main *par le menu* sur mon papier à côté de ce petit livre dans lequel rampent de possibles et courts desseins d'intrigues wues et de leurs mues.

Roland Barthes a écrit que le roman policier est la fête du récit. Mis en tous ses états, il requiert toutes sortes de machinations pour véhiculer l'énigme qui le

dramatise et nous suspend à ses ruses à peine voilées.

En votre livre, du roman policier il ne reste que l'intrigue vague d'un vain espionnage jetant son emprise sur trois ou quatre noms de personnages.

À gauche, à droite de petites intrigues vipérines nouent des actions, déplacent les caméras, amarrent des représentations moléculaires et mobiles d'un spectacle en incessante diffraction.

On s'en prend à la peau de l'intrigante narration dont la voix bégaie, les mains se font gauches, les pas repartent à gauche et à droite. On y retrouve souvent les mêmes noms, des observations crispées et inutiles. Il n'y a *pas (d')un* récit, pire, un pas (de) deux.

En ce réduit de chambrée, en leur peu de choses, vous agencez *les récits*, ou plutôt leurs commencements, leurs poursuites, tous interrompus et sans décharge.

Chaque wue singulière se double sur des wues de traverses, s'éploie près de miroirs découpés. Ces derniers amplifient les traces qui s'y déposent fort intempestivement, relevant leur marquage kaléidoscopique sur l'aire de la page, sur les aires du livre — et des livres à venir — où se délinéent des objets fractals, aires des catastrophes de l'énonciation, déplacées et soumises à des vitesses variables après la débâcle des aires de l'histoire.

Le couvercle du vase — une photo: une coiffeuse ornée d'un tryptique de miroirs — se soulèvent laissant s'échapper les incipits découpés par vous — toutes ces découpes, ces échancrures excises de vos lectures —, désirables incipits de tous les textes qui de vous retrouvent leur *initial* en de certains renversements, tel en un miroir convertissant les changes de la fiction dont il n'est jamais trop tard pour s'assurer du pacte.

L'écriture de votre texte déterre — et ceci est à votre décharge — et se charge des textes dont vous relevez le deuil scriptural. Ils ont trouvé logis en votre testament. Tant fabrique de votre pré, engendrement d'une manière de (re)signer que voie de passage, votre écriture tout en faisant la *conserve* de tant de mains, recharge de tant d'intensités ces mains dès lors ramenées à la vie que ces dernières transforment votre main *gauche* en d'autres mains. En mains étrangères, elles déblaient les passages des citations voilées et en mains aux destins sans fins elles destinent d'heureux échanges de lieux, de lectures, et de lecteurs harnachés à des Pégase joyeux emportés sur les brises fraîches de rêves de mains ambitieuses.

Sur des balcons de langues, les mains se reprennent en repoussant tout repentir dans les au-delà. Les mains vivent en jardinant les mots des vergers d'Hespérides.

Les petits passages

Ce n'est pas ce qu'il a dit, il croit que c'est moi le meurtrier, c'est ce qu'il dit, mais qui donc m'aurait assommé, je me le demande. Je suis resté assis. À travers le dédale de gestes, les évolutions, les bourdonnements qui emplissent l'espace, il aurait fallu choisir.

Pour lire votre livre, il faut se mettre en retard d'un changement de voie (et de voix), qui, venu trop tard, ne permet aucun choix aux passages des mains, sauf à relire et alors à choisir d'une main inattendue, et pour cause, ses propres passages, ces *pièces* qui nous auront *frappés*. Elles glissent vers les marges de *notre* texte qu'elles ornent d'apostilles, de citations, d'exergues.

Tout ceci est sans préalable, le lecteur retire au passage des greffes qu'il souligne d'une signature re-

portée (sur la page du titre en guise de nom d'auteur, dès lors *distrain* de l'oeuvre ainsi écharpée), comme s'il apprêtait une longue énumération d'exergues toutes *extraites* d'un même livre en se donnant des air(e)s de qui bricole une seconde fois ce petit livre en un autre petit livre ni plus beau ni plus intéressant, peut-être autrement beau et intéressant. Qui saura passer par des voies de passages racollées par lesquels se reformulent le protocole du titre et de la signature, exhaussée et promenée sur des pas obscurs, sous un autre nom. Ces pas et nom forment pont, fait d'une colle souple et inconsistante entre les aires et les eaux en transit d'un désastre à jamais promis.

Un petit livre tout fait de *passages* aérés où le doigt file les greffes en son propre dévidoir. Elles semblent s'enrouler sur mes pages qui les étaient, puis passent et repassent par d'étroits passages pour lesquels on n'obtient pas facilement les droits.

À l'oeil dépourvu de vigilance, à la mémoire inconsistante et légère, à la main pourvue d'une autre bibliothèque, les passages étroits qu'offrent les beaux *passages* affectionnent les jeux de mains et les jeux de pas par lesquels le lecteur prend son chemin, des chemins, tels en un *bois charmant*.

«Cher Monsieur»

Comment Elvio peut-il être certain qu'Al choisira de disparaître après la lecture de son propre texte et de la lettre de Charles-Ernest.

Je sais maintenant que je ne pourrai jamais vous envoyer les quelques feuillets que j'écris à votre intention. Ils vous auraient peut-être causé quelque agrément et menus plaisirs, des joies qui, pour être brèves, n'en auraient pas été dépourvues des intensités ramas-

sées sur les pages de votre petit livre qui les dépl(o)ient si obligeamment. Dans ses marges, je continue de m'étendre avec vous.

Cette petite lettre ne vous parviendra plus. Elle se destine tout de même à vous par l'*intension* de ces petits mots, de ces petits points d'intérêt qu'elle aura retenus et soulevés, en s'accrochant de tous ses coups à ce qui fut *livré* par vous à la presse.

Monsieur, vous n'êtes plus et de votre gré, jamais plus je ne pourrai vous adresser cette lettre, pourtant je ne peux me résigner à la laisser sans adresse, même différée.

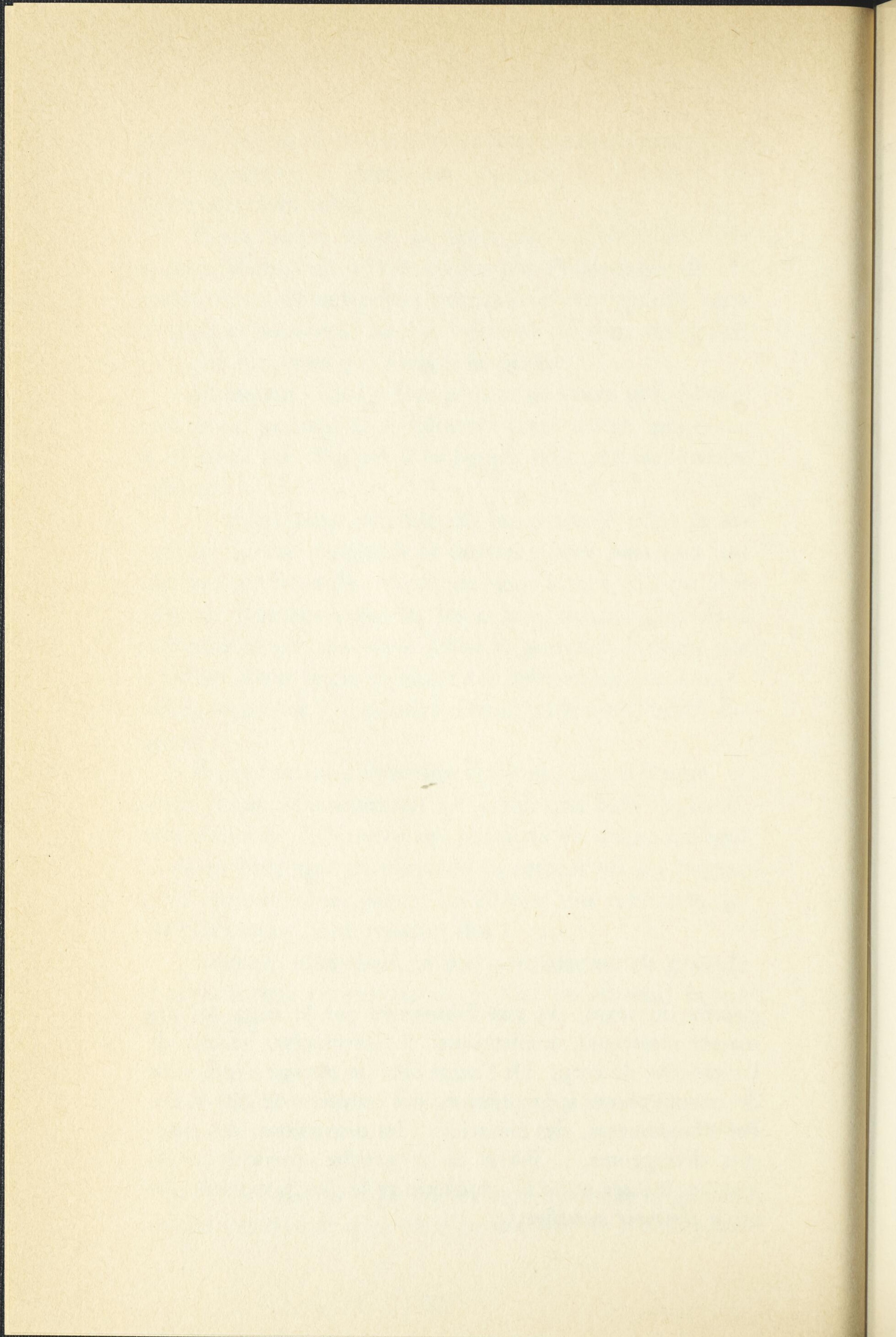
Il m'est trop pénible de ne pouvoir vous la signifier. Je me résigne à la destiner *aux passages* des adresses retenues de ce qui, de vous à moi, n'a pu être résorbé: y seront signifiés les échos, retentissant dans la bibliothèque, de votre main *si gauche** embuée sur le cachet d'une lettre espiègle à la belle espionne, Laure, entraperçue sur les miroirs d'une coiffeuse d'hôtel inconnu.

En ces miroirs kaléidoscopiques, Laure bouge, et sans retenue, abandonnant un cerne, une buée fugitive, indiscernable. Elle offre ses passages en avant à l'égal de votre livre qui ne pouvant la retenir en ses pages, ni s'y retenir sur ses pages, lui adresse une tumultueuse lettre d'amour, une passion des livres.

Croyez, Monsieur, à mes sentiments de grande et affectueuse reconnaissance. Car en dépend la vie de la lettre.

* S'il y a ici une politique du texte qui relève *de la gauche*, ce n'est pas tant de se poser *à gauche* que de produire *une*

gauche du texte, du *gauchissement* par la main (ou les mains) sinistre(s), malhabile(s), hystérique(s), venant de l'autre côté du corps. De l'autre côté de la page s'induisent des anamorphoses appropriatives, des transferts de gâte-sauce, des affaissements, des élévations, des distorsions, des myopies divergentes,... Partir de sa gauche, prendre par la gauche, hésiter entre la gaucherie et le gauchissement, tel est le *devenir gaucher*.



bulletin d'abonnement

nbg

la nouvelle barre du jour

c.p. 131, succ. outremont, outremont, qué. H2V 4M8

profitez des coûts réduits que
vous procure un abonnement

pour une année — 12 numéros

achat en librairie 48\$

abonnement à l'étranger 42\$ ☐

abonnement au canada 35\$ ☐

abonnement étudiant 30\$ ☐

abonnement écrivain 30\$ ☐

on peut aussi se procurer les 80 premiers numéros
de la nouvelle barre du jour

collection complète 450\$ ☐

nom_____

adresse_____

_____ code_____

veuillez m'abonner à partir du n°_____



Achevé d'imprimer
en avril mil neuf cent quatre-vingt-quatre
sur les presses de l'Imprimerie Gagné Ltée
Louiseville - Montréal.
Imprimé au Canada



des textes de:

Laurier Veilleux

Louise Massé

Jean Yves Collette

André Lamarre

Denuis Saint-Yves

un commentaire de:

Richard Boutin

4\$